

ESCALE

COMPAGNIE DES HISTOIRES



La sorcière qui oubliait

ESCALE

COMPAGNIE DES HISTOIRES



La sorcière qui oubliait

Une histoire créée pour Alix

ÉCRITE LE 22 SEPTEMBRE 2026

ESCALESTORIES.COM

La femme au bout du chemin



À l'aube, Alix saigne un peu.

Une bûche mal fendue, la hache qui glisse, une entaille au travers de la paume. Rien de grave. Elle regarde la coupure comme on regarde une pièce de monnaie avant de la dépenser.

Puis elle pose l'autre main dessus.

Ça ne fait pas mal. Ça n'a jamais fait mal. La peau se referme comme une bouche qui se tait, et c'est fini. Alix essuie le sang sur son tablier et ferme les yeux.

« Qu'est-ce que j'ai mangé hier soir ? »

Elle attend. Il y a une table dans sa tête, une écuelle, une cuillère... et rien dedans. Le repas est parti. Elle hoche la tête, satisfaite malgré tout. Une plaie de rien, un souper de rien. Le compte est juste.

C'est ainsi que fonctionne son don. Elle ne commande ni au vent ni au feu. Elle ne sait faire qu'une chose : donner de sa vie à ceux qui la perdent. Et sa vie ne se paie pas en années. Elle se paie en souvenirs.

On frappe avant que le soleil ait touché le toit.

C'est la femme du boulanger. Elle ne dit pas bonjour, elle ne franchit pas le seuil. Elle dit seulement, les lèvres blanches : « Le petit. La fièvre. Le prêtre est déjà venu. »

Alix prend son châte.

Au village, on s'écarte sur son passage. Personne ne la regarde en face, mais tout le monde la regarde. La boulangerie sent le pain brûlé, parce que personne n'a pensé au four. Dans la chambre du fond, l'enfant respire comme une bête prise au piège.

Alix s'assied au bord du lit. Elle pose la main sur le front brûlant.

« Sortez », dit-elle. Ils sortent.

Elle donne. Elle sent que c'est gros, cette fois, que la fièvre est profonde et gourmande. Elle serre les dents et laisse partir ce qu'il faut. Quelque part en elle, une porte se ferme, doucement, sans bruit.

Quand elle relève la tête, le petit dort. Un vrai sommeil. Ses joues ont retrouvé leur couleur.

Le boulanger lui met un pain dans les bras, encore tiède, sans un mot. Sa femme fait un signe de croix qui pourrait être pour Dieu ou contre Alix. Sûrement les deux.

Sur le chemin du retour, Alix cherche.

Elle sait qu'elle a été une enfant. Elle sait qu'il y a eu un été, un été célebre dans sa mémoire, avec un nom. L'été de... l'été des... Le mot est là, juste derrière sa langue, et puis il n'est plus là. Il y a un trou net à la place, comme une dent tombée.

Elle ne pleure pas. Elle accélère le pas.

Dans la mesure, elle soulève la troisième latte du plancher. Dessous, enveloppé dans un chiffon, il y a le livre. Un cahier de pages cousues, gonflé d'humidité, couvert de sa petite écriture serrée.

Elle l'ouvre au début. Elle lit ce qu'elle relit chaque fois.

« Ma mère s'appelait Éléonore. Elle avait les yeux bruns. J'étais heureuse quand elle chantait. »

Elle passe le doigt sur ces lignes. Elle ne se souvient pas de la voix. Mais elle sait qu'elle a été heureuse, parce que c'est écrit.

Elle trempe la plume. Elle ajoute, à la date du jour : « Le fils du boulanger a survécu grâce à moi. » Puis, plus bas, la main un peu moins sûre : « J'ai perdu le nom d'un été. Je ne sais pas lequel. »

Elle remet la latte.

Au village, la rumeur enfle comme une pâte laissée trop longtemps. On dit que la sorcière du bout du chemin guérit ce que le prêtre ne guérit pas. On dit qu'elle fait payer plus tard, autrement, on ne sait pas comment. La moitié des maisons lui doit un enfant, un père, une jambe. L'autre moitié a peur pour ça précisément. Et quelqu'un, un jour, a écrit au seigneur.

Le soir, un cheval descend le chemin.

Alix l'entend avant de le voir. Un pas lourd, régulier, qui ne cherche pas à se cacher. Elle se lève, s'essuie les mains. Par la fenêtre, elle distingue un cavalier en manteau sombre, un homme qui regarde la mesure comme on regarde un problème.

Il descend de selle. Il frappe trois fois.

« Au nom du seigneur », dit une voix. « Ouvrez. »

Alix regarde la troisième latte du plancher. Puis elle va ouvrir.



L'enquête du chevalier



L'homme qui entre est grand, et il baisse la tête pour passer la porte. Il regarde la pièce d'un seul coup d'œil : le lit, la table, le feu, la femme. Il attendait une vieille. Il trouve une fille de vingt-cinq ans, les manches retroussées, qui ne lui offre pas de siège.

« Chevalier Gaspard. Le seigneur m'envoie. »

« Je sais qui vous envoie. Vous n'êtes pas venu pour le paysage. »

Il pose ses gants sur la table. Elle les repousse du bout des doigts, comme on écarte une bête.

« On vous accuse de sorcellerie. »

« On m'accuse de beaucoup de choses. Vous avez faim ? Non ? Alors dites ce que vous avez à dire. »

Il la dévisage. Elle a bonne mine, les joues pleines, les mains fermes. Aucune de ces marques que les gens s'imaginent. Rien qu'une femme insolente dans une maison propre.

« Le fils du boulanger. Qu'avez-vous fait ? »

« Je me suis assise. »

« Et ? »

« Et il a guéri. Les enfants guérissent, chevalier. C'est ce qu'ils font de mieux. »

Il sent un muscle tressaillir au coin de sa bouche. Il le mate aussitôt. Il n'est pas venu pour rire.

« Vous refusez de vous expliquer. »

« Je refuse de m'expliquer à un homme qui n'a pas retiré ses bottes. »

Il ressort avec ses gants et sa mauvaise humeur, et il sent son regard dans le dos jusqu'au cheval.

Le village est pire.

Le boulanger jure qu'il ne connaît pas Alix. Puis il pousse un pain dans la main de Gaspard, sans qu'il l'ait demandé. Le charron a une jambe qui aurait dû pourrir, dit sa femme, et qui a repoussé droite. Le charron, lui, dit qu'il ne s'est rien passé. Il boite un peu, par habitude.

« Elle est dangereuse », dit le prêtre.

« En quoi ? »

Le prêtre réfléchit longtemps. « On revient toujours de chez elle. Ce n'est pas normal. »

Une vieille lui offre des poires. Il remercie, il en mord une par politesse, et il retient une grimace. Il a toujours détesté les poires. Cette chair de sable qui fond mal. Il finit celle-là par discipline, et il en garde trois dans sa sacoche parce qu'on le regarde.

Le soir, il fait ses comptes. Douze maisons. Douze peurs. Huit dettes, peut-être neuf. Personne ne l'a vue faire quoi que ce soit. Tout le monde sait qu'elle a fait quelque chose.

Il déteste ce qui n'a pas de sens.

Il revient à la nuit, sans frapper.

Il pousse la porte et il la voit, penchée sous la lampe, une plume à la main. Un cahier ouvert devant elle. Elle sursaute. Elle claque le livre. Trop tard.

« Donnez-moi ça. »

« C'est à moi. »

« C'est au seigneur, maintenant. »

Ils se regardent. Elle ne bouge pas. Il tend la main. Elle finit par lâcher, pas par peur, il le sent. Par fatigue. Elle croise les bras et va se placer devant le feu, le dos tourné.

Il s'assied. Il lit.

Il s'attendait à des formules, des signes, des noms de démons. Il trouve :
« Ma mère s'appelait Éléonore. Elle avait les yeux bruns. »

Il tourne les pages.

« Le charron a survécu. J'ai perdu le goût des cerises. »

« La petite du meunier. J'ai perdu le visage de mon père. J'espère qu'il souriait. »

« Le fils du boulanger a survécu grâce à moi. J'ai perdu le nom d'un été. Je ne sais pas lequel. »

Il lit plus lentement. Il revient en arrière. Il cherche l'erreur, la ruse. Il ne trouve que des pertes, alignées comme des tombes bien tenues.

Alors il comprend.

Pas des sorts. Pas des pactes. Une femme qui se vide, une cuillère à la fois, pour remplir les autres. Et qui écrit ce qu'elle refuse de perdre, parce que personne ne le fera pour elle.

Il lève les yeux. Elle est toujours de dos. Ses épaules ne tremblent pas.

« Combien il vous reste ? » demande-t-il.

Elle ne répond pas.

Gaspard regarde encore la petite écriture serrée. Il pense aux poires dans sa sacoche, à sa colère de tout à l'heure, à la vieille qui lui a dit qu'on revenait toujours de chez elle.

Il referme le livre sans bruit.

Il ne sait plus du tout ce qu'il est venu faire ici.



Ce que les autres se rappellent



Gaspard revient le lendemain. Il retire ses bottes sur le seuil.

Alix hausse un sourcil, et c'est tout. Elle pousse une écuelle vers lui. Il s'assied.

« La meunière se souvient de vous », dit-il. « Vous aviez sept ans. Vous avez volé une poignée de farine et vous l'avez soufflée dans les yeux de son fils. »

Alix reste immobile. Elle cherche. Il n'y a rien.

« Pourquoi ? »

« Il avait dit que votre mère chantait faux. »

Elle sourit lentement, comme si le sourire venait de très loin. Elle ouvre le livre. Elle écrit : « J'ai défendu la voix de ma mère. La meunière s'en souvient. »

C'est ainsi que ça commence.

Il va au village, il pose des questions qui ne sont plus celles du seigneur. Il revient avec des miettes. Le charron se souvient qu'elle a eu un chien roux. La vieille aux poires se souvient d'un été de sécheresse où la petite Alix avait pleuré pour un puits vide. L'été des puits secs. Le nom tombe dans le trou et le comble exactement.

Elle écrit tout. Il regarde la plume aller.

« Vous n'êtes pas obligé », dit-elle un soir.

« Je sais. »

Il sort de sa sacoche une poire ridée, la regarde avec dégoût, la repose. Elle éclate de rire. Il serre les mâchoires, le coin de la bouche tremble, il perd. Il rit.

Ce soir-là, quand il est parti, elle tourne une page neuve.

« Gaspard déteste les poires. »

« Gaspard fait semblant de ne pas rire. »

Elle hésite. Puis, parce que le livre ne sert à rien s'il ment :

« Gaspard est venu ici pour m'arrêter. »

Les jours passent. Il répare le toit sans qu'on lui demande. Elle ne dit pas merci, elle lui donne la meilleure part du pain. Il lui apprend le nom des étoiles que son père lui a appris. Elle les écrit aussi, pour les garder à deux.

Une nuit, il dort devant le feu, et elle le regarde longtemps. Puis elle ouvre le livre et sa main n'hésite pas.

« Je crois que j'aime Gaspard. »

Elle relit. C'est vrai, puisque c'est écrit.

Plus bas, plus petit, elle ajoute une ligne. Une seule. Une ligne pour plus tard, pour celle qu'elle sera peut-être un jour. Elle ne la relit pas. Elle referme le livre et remet la latte.

Le messager du seigneur arrive un matin gris. Il ne descend pas de cheval.

« Mon maître s'impatiente. Vous ramenez la sorcière avant la nouvelle lune, ou il envoie des hommes qui feront moins de manières. »

Gaspard regarde la mesure. La fumée qui monte droit. Il pense aux tombes bien tenues dans le cahier.

« Dites au seigneur que j'ai enquêté. »

« Et ? »

« Et qu'il n'y a rien ici qui lui appartienne. »

Le messager le fixe longuement. Puis il tourne bride, et le pas du cheval remonte le chemin, pressé cette fois.

Gaspard entre sans frapper. Alix est déjà debout.

« Vous avez entendu. »

« J'ai entendu. »

« Ils viendront dans trois jours. Peut-être deux. »

Elle ne demande pas ce qu'il compte faire. Elle le voit à son visage. Elle va chercher le châle, le pain, et le livre.

« Je n'ai jamais quitté le bout de ce chemin », dit-elle.

« Moi non plus, au fond. »

Ils partent à la tombée du jour. Le cheval porte les sacs. Ils marchent à côté, dans la même ornière. Derrière eux, la mesure devient une tache noire, puis rien.

La forêt les prend sans bruit. Il fait froid. Les feuilles collent aux semelles. Alix serre le cahier contre sa poitrine sous le châle, là où bat son cœur, comme si l'un pouvait protéger l'autre.

« Montrez-moi les étoiles », dit-elle.

Il lève le bras. Entre les branches, il n'y en a qu'une.

« Celle-là. Elle indique le nord. »

« Alors on va au nord. »

Ils avancent. Quelque part loin derrière, un chien aboie. Puis un autre.

Gaspard ne se retourne pas. Mais il pose la main sur la garde de son épée, et il ne la retire plus.



Alors il va falloir vous présenter



Ils entendent les chevaux avant l'aube.

Gaspard pousse Alix derrière un tronc couché. Il lui met le cheval dans les mains. Il dit : « Nord. Quoi qu'il arrive. »

Elle ne répond pas. Elle ne lâche pas la bride.

Ils sont trois. Des hommes du seigneur, ceux qui font moins de manières. Gaspard se place au milieu du sentier. Il parle d'abord, il parle longtemps, il dit son nom et le nom de son maître. Le premier cavalier crache par terre et descend de selle.

Alix ne voit pas tout. Elle voit le fer, un choc sourd, un homme qui tombe et ne bouge plus. Elle voit Gaspard reculer d'un pas, puis d'un autre. Elle voit le deuxième repartir en courant vers son cheval, et le troisième lever son arme au moment où Gaspard se retourne pour la chercher des yeux.

Puis ils sont partis. Le sentier est vide. Et Gaspard est assis contre le tronc, la main pressée sur son flanc, les doigts très rouges.

Elle s'agenouille. Elle écarte la main. Elle voit.

« Non », dit-il tout de suite. Il a compris à son visage. « Alix. Non. »

« Taisez-vous. »

« Vous ne savez pas ce que ça prendra. Vous avez déjà trop donné. Vous ne savez pas... »

« Je ne sais jamais. »

Il attrape son poignet. Sa poigne est faible, déjà. « Je vous en supplie. Pas moi. Pas pour moi. »

Elle regarde cet homme qui a retiré ses bottes, qui a réparé son toit, qui a menti au seigneur pour elle. Elle regarde le sang qui ne s'arrête pas.

Elle pense : je l'ai écrit.

Elle pose la main.

C'est grand. Plus grand que la fièvre du petit, plus grand que tout. Elle donne, et ça ne suffit pas, et elle donne encore. Des portes se ferment en elle, une par une, puis toutes ensemble, dans un grand souffle silencieux. Elle ne sent pas ce qui part. On ne sent jamais ce qui part. On sent seulement le vide qui reste.

Sous sa paume, la chair se referme.

Elle tombe en arrière dans les feuilles.

Quand elle ouvre les yeux, le jour est là. Un homme est penché sur elle, un grand homme avec du sang séché sur sa chemise et pas une blessure dessous. Il lui tient la main. Il pleure sans bruit.

Elle retire sa main.

« Qui êtes-vous ? »

Il ne bouge plus. Elle le voit comprendre. Elle voit son visage se défaire, lentement, comme un mur qui cède. Il ouvre la bouche. Il la referme. Il se relève et il fait trois pas dans le sentier, le dos tourné, et ses épaules tremblent, lui.

Elle ne comprend pas ce qu'elle lui a fait. Elle sait seulement qu'elle est vivante, et qu'elle a froid, et qu'il y a quelque chose de dur contre sa poitrine, sous le châle.

Le livre.

Elle l'ouvre. Ses doigts connaissent le chemin. Elle lit les premières lignes, sa mère, les yeux bruns, la voix. Elle tourne les pages. Le charron. La petite du meunier. L'été des puits secs.

Puis une page neuve.

« Gaspard déteste les poires. »

« Gaspard fait semblant de ne pas rire. »

« Gaspard est venu ici pour m'arrêter. »

Elle relève les yeux vers l'homme dans le sentier. Elle baisse les yeux. Sa propre écriture, un peu plus grande.

« Je crois que j'aime Gaspard. »

Et plus bas, plus petit, une ligne qu'elle ne se souvient pas d'avoir tracée :

« Si un jour je ne me souviens plus de lui, dis-moi ceci : je l'ai choisi. »

Elle lit deux fois. Elle referme le livre.

Elle ne se rappelle rien. Ni le toit, ni les étoiles, ni le rire perdu au coin de sa bouche. Ça ne reviendra pas. Elle le sait comme elle sait que le repas d'hier ne revient jamais.

Mais elle sait aussi que le livre ne ment pas.

Elle se lève. Les feuilles collent à sa robe. Elle marche jusqu'à lui et elle attend qu'il se retourne. Il se retourne. Il a les yeux de quelqu'un qui a tout perdu.

Elle regarde cet inconnu. Elle le regarde vraiment, avec des yeux tout neufs.

« Alors je suppose », dit-elle, « qu'il va falloir vous présenter. »

Il la fixe un long moment.

Puis quelque chose tressaille au coin de sa bouche. Il essaie de le retenir. Il n'y arrive pas.

« Gaspard », dit-il. « Je m'appelle Gaspard. »

« Alix. » Elle lui tend la main. « Vous avez faim ? J'ai du pain. Et je crois que vous n'aimez pas les poires. »

Ils repartent vers le nord, à pied, dans la même ornière. Le cheval suit tout seul.



À l'écart d'un village médiéval, Alix vit seule dans une mesure que tous fuient. On la dit sorcière, et c'est vrai — mais son unique don ne convoque ni feu ni tempête : elle donne un peu de sa propre vie à ceux qui meurent, et paie ce miracle avec ses souvenirs. Pour ne pas se perdre, elle tient un livre où elle écrit ce qu'elle refuse d'oublier. Quand le chevalier Gaspard vient l'arrêter pour sorcellerie, il ne trouve qu'une femme insolente, un village entier qui lui doit la vie, et un mystère qui le dépasse. Reste à savoir ce qu'Alix acceptera d'oublier — et si un cœur peut choisir deux fois.

Cette histoire n'existe qu'en un seul exemplaire.

HISTOIRE GÉNÉRÉE PAR INTELLIGENCE ARTIFICIELLE.

ESCALESTORIES.COM